

MISSION DE LAPONIE.

Un missionnaire vient de cette contrée lointaine nous demander l'aumône pour cette mission que des prêtres héroïques fondaient, il y a quelques années. Le père Dumahut a été chargé de venir chercher des secours nécessaires au succès de cette grande œuvre.

Nous regrettons de ne pouvoir publier l'appel éloquent que le Rév. Père fait à la charité des catholiques de Montréal. Voici ce qu'il promet à ceux qui répondront à cet appel :

“Les missionnaires de chaque station s'engagent à réciter tous les jours, des prières spéciales pour les bienfaiteurs ; et toutes les semaines une messe au Sacré-Cœur et à la Ste. Vierge sera célébrée dans ce même but.

“Les bienfaiteurs défunts participeront aussi à une messe de *requiem* qui sera célébrée par eux tous les mois.

Agréer, etc.,

C. DUMAHUT,

Missionnaire Apostolique en Laponie.

“Les personnes charitables auprès desquelles je ne pourrais pas me rendre, peuvent envoyer leurs offrandes à une des adresses suivantes :

“10. M. le Chanoine MOREAU, Evêché,
“20. M. ROUSSEAU, Séminaire, ainsi qu'au Rév. P. DUMAHUT, aussi au Séminaire.”

ETUDES HISTORIQUES ET LÉGALES.

Le livre de M. Pagueo a reçu la plus haute approbation qu'il pouvait recevoir. Ce monsieur ayant adressé son ouvrage au Souverain-Pontife, a reçu un Bref, dans lequel le pape le félicite et lui dit que cet ouvrage ayant été honoré des approbations d'hommes prudents doit être digne d'un esprit sage et catholique.

Les personnes qui nous enverront des charades devront nous envoyer en même temps les réponses, si elles veulent que nous les mettions dans notre journal. Elles voudront bien aussi mettre le mot “charade” sur l'enveloppe de leurs lettres, ou s'adresser directement à M. L. O. David.

FAITS DIVERS.

Le *Moniteur* rapporte que, d'après le recensement qui vient d'être fait à Paris, la population s'élève à 1,807,575 individus. Sur ce nombre :

Les catholiques figurent pour 1,732,529 individus ;
Les dissidents : juifs, protestants et mahométans, pour 72,546 individus.

Les libres-penseurs, les gens sans culte, etc., pour 2,500 individus.

De là, il résulte ;

10. Que sur mille habitants, il y a 954 catholiques, un peu plus de 95 0/10 ;

20. Que sur cent mille catholiques, il y a 144 libres-penseurs, pas un et demi par mille.

Le brigandage est le fléau du moment et celui qui fait le plus de victimes dans le beau royaume d'Italie. Les populations des provinces méridionales vivent dans l'anxiété et la crainte. Aujourd'hui deux bandes se signalent surtout par leur audace et leurs crimes : ce sont celles de Luigi Scalone et de Gesualdo Donato.

Le chef de police de Jersey-City vient d'être arrêté ; il est accusé d'avoir été chef de voleurs en même temps que chef de police. Voilà un homme qui entend les affaires et qui sait se servir de sa position pour faire de l'argent. C'est lui qui organisait les expéditions de la bande, qui choisissait les lieux, les circonstances et les victimes. Bien entendu quand la bande opérât quelque part la police n'y était pas. Mais un soir, Mc-Williams s'est grisé pendant que ses associés pénétraient quelque part. N'étant pas là pour protéger ses compagnons en éloignant la police, ils ont été pincés et pour se venger l'ont découvert.

UN MODERNE DIOGÈNE.—Une plaisante histoire qui nous arrive d'Italie :

M. Bosisio, de Lodi, personnage bien connu dans toute la Lombardie pour ses excentricités, vient d'être acteur principal dans une scène des plus désopilantes.

Cet original s'est fait un costume de la plus grande simplicité ; une chemise ouverte, une culotte courte et des sabots. Il dit que ses pères, les Romains, n'ont jamais porté autre chose et qu'il ne voit pas de raison pour qu'on se mette en plus grands frais d'habillement.

Ses pères aussi ne voyageaient pas en chemin de fer, et M. Bosisio croit devoir les imiter en voyageant toujours à pied.

Mais contrairement à ses habitudes et pressé qu'il était d'arriver à Brescia, il s'installait l'autre jour à Vérone dans un compartiment de première classe.

Un tel changement dans les habitudes du philosophe devait lui causer un petit incident aussi imprévu que désagréable.

Le moderne Diogène se trouvait depuis quelque temps dans le wagon, lorsqu'il se sentit piquer assez vivement aux jambes ; attribuant cela à la présence de quelque insecte, il crut pouvoir profiter de ce qu'il se trouvait seul dans un wagon, que tous les voyageurs évitaient à cause de l'étrange costume de l'homme qui l'occupait, pour ôter ses culottes. Aussitôt pensé, aussitôt fait ; et il se mit en situation d'épousseter son vêtement en dehors du wagon. Malheureusement, le vent, qui ne respecte pas plus les philosophes que les simples mortels, s'empara de sa dépouille et l'emporta dans les champs ; notre Diogène resta en chemise et en sabots.

Arrivé à Brescia, il descendit avec assez de stoïcisme ; il s'achemina nonchalamment vers la ville, lorsque les carabiniers crurent devoir l'arrêter.

Ni les protestations du philosophe, ni un discours très érudit sur les mœurs des Grecs et des Romains qu'il improvisa à l'usage des braves soutiens de l'ordre qui l'entouraient, ne purent persuader ces derniers de trahir leur consigne.

Or, la consigne des gendarmes de Brescia, est de ne laisser

circuler personne en chemise. M. Bosisio, tout descendant des Romains qu'il est, a dû passer sous les fourches caudines du tailleur.

Il est arrivé d'Angleterre aux Etats-Unis un couple qui compte. Le mari a huit pieds et pèse 485 livres ; la femme a six pieds.

Une jeune femme de 30 ans vient d'être arrêtée aux Etats-Unis pour vol de chevaux. Un journal remarque que les femmes ont autant de droit que les hommes de voler les chevaux.

Un Américain vient d'inventer un bateau de sauvetage qui se remet seul à plomb quand il verse et se vide de lui-même lorsqu'il s'emplit.

L'individu qui s'était fait arrêter comme complice de Tropan a déclaré que l'histoire qu'il a racontée est une pure invention.

Un drame épouvantable a jeté la consternation dans le quartier de Montrouge, à Paris.

Le sieur Dumas possédait depuis trois mois un singe dit *singe noir*, qu'on lui avait apporté de d'Afrique. Or, tous les soirs, avant de s'endormir, M. Dumas avait l'habitude de prendre un verre d'eau sucrée dans lequel il mettait quelques gouttes de fleur d'orange.

Le singe, qui l'avait vu faire, se promit bien de l'imiter.

M. Dumas venait de recevoir de chez ses patrons, fabricants de produits chimiques à Rouen, un échantillon d'acide nitrique qu'il voulait vendre à un marchand de Paris.

Après avoir débouché et examiné l'envoi, il prépara son verre, se coucha et ne tarda pas à s'endormir.

Ce voyant, le singe n'eut rien de plus pressé que de verser le contenu de la fiole et de s'en aller cacher.

Pris de soif, M. Dumas avala, au milieu de la nuit, ce breuvage empoisonné et ne tarda pas à succomber aux souffrances les plus horribles.

Au moment où les voisins accouraient pour porter secours au malheureux, le singe se sauvait avec la fiole.

On ne sait point ce qu'il est devenu.

UN FIN VOLEUR.—L'autre jour, un riche financier, fort bien connu du monde parisien, se mettait à table pour déjeuner dans un élégant café du boulevard, lorsqu'un brave paysan, en blouse bleue, chapeau à haute forme et le fouet à la main, comme le portent habituellement les gros marchands de bestiaux, vint s'installer à la table voisine de celle où s'était assis le banquier.

Le nouveau venu avait une de ces bonnes grosses figures rouges, animée par le grand air et souriante comme toutes ses pareilles. Il appelle le garçon et demande six huitres.

A peine venait-il de manger la troisième qu'à tout à coup il pousse un rugissement, puis, portant la main à la mâchoire :

“Vrai, fait-il, je crois que je m'ai cassé une dent.”

Tout en disant cela, il extirpait de ses lèvres l'objet de sa douleur. ... C'était une superbe perle noire, encore ternie par l'entourage palpitant de la chair du mollusque, mais néanmoins d'une grosseur qui en faisait un objet de valeur.

Naturellement, le voisin regarde la perle, l'admire et félicite celui qui venait de la découvrir d'une façon aussi inopinée.

“Ah ! ma foi, dit le paysan, c'est possible que ce soit beau, mais moi, je ne sais qu'une chose, c'est que je la voudrais au diable. ma dent ne s'en relèvera pas.”

—“Bah ! vous la vendrez fort cher.”

—“Et combien que vaut ce caillou ?”

—“Mais au moins deux cents francs.”

—“Ah ben ! si vous la voulez pour moitié prix, puisque vous êtes là.”

Marché conclu ; le financier donne un billet de cent francs et garde la perle.

En sortant, il court chez son bijoutier et lui montre sa trouvaille.

Horreur ! la perle était une fausse perle, le paysan, un faux paysan ; disons mieux, un filou adroit qui jouait son rôle à rendre Brasseur jaloux de cette création.

“Sir Robert Bruce, de l'illustre famille écossaise de ce nom, est le second d'un bâtiment ; un jour il vogue près de Terre-Neuve, et, se livrant à des calculs, il croit voir son capitaine assis à son pupitre ; mais il regarde avec attention et celui qu'il aperçoit est un étranger dont le regard froidement arrêté sur lui l'étonne.—Le capitaine près duquel il remonte s'aperçoit de son étonnement et l'interroge.—Mais qui donc est à votre pupitre ? lui dit Bruce.—Personne.—Si, il y a quelqu'un, est-ce un étranger. et comment ?—Vous rêvez ou vous raillez ?—Nullement ; veuillez descendre et venir voir. On descend et personne n'est assis devant le pupitre. Le navire est fouillé dans tous les sens ; et il ne s'y rencontre aucun étranger.—Cependant celui que j'ai vu écrivait sur votre ardoise.—Son écriture doit être restée, dit le capitaine. On regarde l'ardoise, elle porte ces mots : Steer to the North-West, c'est-à-dire : Gouvernez au Nord-Ouest.—Mais cette écriture est de vous ou quelqu'un du bord ?—Non.—Chacun est prié d'écrire la même phrase, et nulle écriture ne ressemble à celle de l'ardoise.—En bien, obéissons au sens de ces mots ; gouvernez le navire au Nord-Ouest ; le vent est bon et permet de tenter l'expérience. Trois heures après la vigie signalait une montagne de glace et voyait y attendant, un vaisseau de Québec, démantelé, couvert de monde, cinglant vers Liverpool, et dont les passagers furent amenés par les chaloupes du bâtiment de Bruce.

Au moment où l'un de ces hommes gravissait le flanc libérateur, Bruce tressaillit et recula, fortement ému. C'était l'étranger qu'il avait vu traçant les paroles de l'ardoise. Il raconte à son capitaine le nouvel incident.—Veuillez écrire “Steer to the North-West” sur cette ardoise, dit au nouveau venu le capitaine, lui présentant le côté que ne recouvre aucune écriture. L'étranger trace les mots demandés.—Bien ; vous reconnaissez la votre main courante, dit le capitaine frappé de l'identité des écritures.—Mais vous n'avez vu vous-même écrire ; vous serait-il possible d'en douter ?—Pour toute réponse, le capitaine retourne l'ardoise et l'étranger reste confondu, voyant des deux côtés sa propre écriture.

—Auriez-vous rêvé que vous écriviez sur cette ardoise, dit à celui qui vient d'écrire, le capitaine du vaisseau naufragé ?—Non, du moins je n'en ai nul souvenir.—Mais que faisait à midi ce passager ? demanda à son confrère le capitaine sauveur.—Étant très fatigué, ce passager s'endormit profondément, et, autant qu'il m'en souvient, ce fut quelque temps avant midi. Une heure au plus après, il s'éveilla et me dit : Capitaine nous

serons sauvés aujourd'hui même ! ajoutant : *N'ai rêvé que j'étais à bord d'un vaisseau* et qu'il venait à notre secours. Il dépeignit le bâtiment et son grément ; et ce fut à notre grande surprise, lorsque vous cinglâtes vers nous que nous reconnûmes l'exactitude de sa description.

Enfin ce passager dit à son tour :—Ce qui me semble étrange, c'est que ce je vois ici me paraît familier, et cependant je n'y suis jamais venu.”

Le général américain Meade est mort. Le 28 juin 1863, il fut nommé commandant en chef de l'armée du Potomac et livra la fameuse bataille de Gettysburg, qui arrêta le cours des succès de Lee et le contraignit à commencer sa retraite. En avril 1864, il fut remplacé dans le commandement en chef par le général Grant, et continua à servir sous lui jusqu'à la fin de la campagne.

Les journaux parlent beaucoup d'une apparition de la Reine Marie Amélie, première épouse de Victor-Emmanuel, dans l'église de Superga où se trouve le tombeau des rois de Sardaigne.

L'apparition aurait supplié le recteur et les assistants de cette église “d'avertir le roi qu'à moins qu'il n'abandonne ses voies d'iniquité, Dieu va bientôt faire éclater sur lui et sur sa famille les foudres de sa colère.”

MYSTÈRE TRAGIQUE.—On vient de découvrir à Boston un crime très étrange, en ce sens que l'on ne connaît ni le coupable, ni la victime, ni le mobile qui a armé le bras de l'assassin,—car c'est d'un assassinat qu'il s'agit.

Mercrredi, entre 3 et 4 heures de l'après-midi, les ouvriers employés dans l'usine à gaz située au pied de Cambridge street, aperçurent un baril de grande dimension flottant près du bord de la rivière Charles. Pensant que ce baril contenait peut-être des marchandises de contrebande, ils le tirèrent sur la terre ferme, l'ouvrirent et trouvèrent dedans une tête humaine et deux jambes. Le sang coulait encore de chacun de ces membres, indiquant un assassinat tout récent. Pendant que les ouvriers regardaient avec horreur leur trouvaille, un second baril vint s'atterrir tout près d'eux. Ils l'ouvrirent. Il contenait le reste du corps, la portion du cou aux genoux. Tous ces affreux lambeaux, rapprochés les uns des autres dans la position voulue, s'adaptèrent si parfaitement que les points de séparation ne pouvaient se reconnaître qu'aux cercles rouges formés par le sang. Il était donc évident que l'amputation du cou et des deux jambes avait été opérée avec un instrument tranchant très aiglé, un couteau ou un rasoir. Une grosse corde était solidement attachée autour du buste, et, sauf le chapeau, on avait laissé à la victime tous ses vêtements, dont la finesse et la coupe denotaient un homme appartenant à la classe riche. Une montre d'or avec sa chaîne se trouvait dans une poche pratiquée à l'intérieur de la flanelle, à l'endroit du dos. Avait-elle été placée là par la victime ou par l'assassin, c'est ce que rien de pouvait démontrer.

Cette découverte a causé beaucoup d'émotion dans la population bostonienne, et l'on attend avec une vive curiosité le résultat de l'enquête du coroner.

MEURTRE A BOSTON.—On lit dans le *Message* :

Un crime sanglant vient de se commettre dimanche dernier, à Boston, au West End. Le meurtrier est un jeune homme nommé Maurice Lomansly, et la victime, un homme marié du nom de Timothy Deasy. Il paraît que Deasey et sa femme se rendaient tranquillement chez eux, vers une heure de l'après-midi, lorsqu'ils ont rencontré Lomansly qu'ils connaissaient parfaitement. Les deux individus étaient pris de boisson, et, durant leur conversation, tandis qu'ils suivaient le trottoir de Cambridge street, Lomansly a fait des remarques que Deasey a considérées comme une insulte à son épouse et il s'en est suivi des mots violents et grossiers entre les deux interlocuteurs, qui n'ont pas tardé à en venir aux mains.

Les deux jeunes gens se ruent l'un sur l'autre avec toute la violence que donne la rage qui les enflamme.

Lomansly, grâce à sa taille élevée, fini par avoir l'avantage sur son adversaire. D'une main, il le saisit par la gorge, et de l'autre, il lui plonge son couteau dans l'estomac. Le sang jaillit à flots de la blessure. Les spectateurs qui assistaient muets à cette scène crient : “L'assassin ! de tous les côtés et cherchent à arrêter Lomansly. Celui-ci vole plutôt qu'il ne court dans les rues, laissant loin derrière lui les gens de la police qui sont à sa poursuite. Un jeune homme, entendant les cris : “A l'assassin !” se met aussi à poursuivre le meurtrier, et ne tarde pas à l'atteindre. Mais ce dernier, brandissant son couteau autour de lui, le jeune homme ne peut lui mettre la main dessus sans courir risque d'être lui-même mortellement frappé.

Pendant ce temps, Deasey était transporté à la station de Police ; sa femme poussait des gémissements douloureux. Elle se jetait sur le corps de son infortuné mari, et le tenait étroitement embrassé, l'appelant par son nom pour essayer de le faire répondre par le moindre petit signe. Vains efforts ! son mari n'était plus qu'un cadavre.

L'assassin a été livré à la justice.

Messieurs D. Gervais et Cie., carrossiers, rue St. Bonaventure, méritent une mention spéciale pour la beauté et le fini artistiques des voitures qui sortent de leurs ateliers.

Tout le monde s'accorde à dire aujourd'hui que le carrosse présenté en cadeau à Mgr. de Montréal, par les citoyens du village St. Henri, et qui a été fabriqué par MM. Gervais et Cie., est des plus élégants.—Voir l'annonce.

MALADIE DES CHEVAUX.—La guérison certaine contre cette maladie est la Poudre Dépurative de Fausse.

Elle a été employée avec succès dans tous les cas et dans toutes les phases de cette maladie.

A vendre chez DEVINS ET BOLTON, Pharmaciens, près du Palais de Justice, Montréal. 3-46d

La vie du corps c'est le sang, et le sang est le levier qui règle notre esprit et notre constitution. Si nous continuons à garder notre sang pur, nous payons une dette que nous devons à la nature et nous sommes invariablement récompensés pour notre trouble et pour ce que nous avons dépensé.

Il est inutile d'insister sur les avantages nombreux d'une bonne santé, et si vous êtes maintenant à la recherche du don précieux, on vous recommande fortement de faire une provision du Grand Remède Shoshonnes et de Pilules tel qu'indiqué.

3-45d.